

En dialogue avec Jean Celte

“Écrire pour faire être”¹

(“Le langage change de sens”)

La “grande” poésie (que de guillemets pour commencer! - elles renvoient à -) semble n’avoir - quantitativement - plus cours. Elle demeure, maintenant, immobile et invisible-sauf pour celui qui la sait là présente, sous la “**Roche du Temps**”. Ce qu’elle a perdu en extension et en sonore visibilité, elle entreprend, à l’œuvre de quelques rares disciples du *Grand-Voyant*, de le regagner en intensité et en mystère, en un nouvel âge de catacombes.

Qu’une œuvre se tisse dans une autre est un exemple assez unique d’hommage mutuel, de reconnaissance non seulement de poète à poète mais d’homme à homme, d’être à être, tel que l’admiration - la nôtre - retrouve son aliment: ce qui est grand de ce qu’il ne craint pas de désigner, comme le fit le Baptiste, ce qui excède toute grandeur. *Magnificat* retenu et méditatif.

Écrire *d’abord* pour faire être, comme Dieu fait être; par surcroît pour être, car Dieu ne cherche pas à être. Sinon, *exigence naïve*. Écrire de la poésie, et même en lire, c’est postuler, croire de vive foi que le langage échappe, que le dire excède le dit mais tout aussi bien que le dit excède, une fois mis sur sa trajectoire d’infini, le dire: la différence entre le dit et le dire constitue un événement différentiel sans clôture, ouvert à l’infini.

L’énoncé prosaïque *réduit* ce que disent les choses à ce que les mots disent: il maudit, il maldit. Il nie que *les choses* parlent; il s’assure le monopole du signifiant. Or non les mots parlent mais ce que disent les mots; ce qui les fait parler, c’est ce qui les excède et cependant les habite; les choses, mystérieuses tellement elles sont *là*, les habitent et les occupent de leur excès. Alors se produit l’inusable événement: les mots s’excèdent eux-mêmes: font signe.

L’énonciation poétique excède plus que sa lettre (**Migration I**); sa lettre excède son signifié “prosaïque”, passe elle aussi à l’infini, de ce qu’elle contient ce qui l’excède, qui est *plus-que-signifié*: l’inassignable du signifié se glisse dans la forme et le son, dans la lettre. L’infini, le Verbe inassignable prend chair dans l’assignation, selon une union hypostatique qui ne cesse plus et illumine le tout du temps d’un sens inespéré, au moment de la plus grande détresse: oui, c’est littéralement que *le langage change de sens*! Que l’inassignable prenne forme, se laisse assigner et rende de ce fait infini ce qui se

tient là dans sa finité et finitude, inaugure une syntaxe de l’excès, du fini rendu infini. Syntaxe signifie *Alliance-dans-la-lettre*. La lettre lieu d’alliance se regarde (*Mystère et grandeur du Narcisse*) tantôt de haut en bas et alors se rend opaque et oublieuse, sans vérité, tantôt en se redressant, en se tordant le cou s’il le faut d’en bas vers le haut, œuvrant au désoubliement salutaire (*aléthéia*); alors elle devient lettre-alliance, poésie. Non seulement la poésie fait alliance mais est, dans sa lettre, alliance. Le poète non seulement fait parler la langue mais fait parler la lettre, une fois que celle-ci a été découverte par Narcisse en amont du signifié, et qu’il a entrepris de la faire vibrer, ayant compris qu’elle était un corps. Racontons ici ce récit: Orphée, accordé à Eurydice, n’eut pas plus tôt fait vibrer le beau corps de l’aimée sous ses doigts qu’elle en mourut. Non pas qu’elle en mourut mais qu’elle fut métamorphosée en lyre, ne reprenant vie que sous les doigts du poète, demeurant, sinon, inerte et silencieuse: Orphée sans cesse en caressant les cordes ressuscite Eurydice. Dès qu’il s’interrompt, elle meurt. C’est ainsi que dans la détresse il la fait être et devient Orphée.

Depuis ce temps, la lettre que fait vibrer le poète, il n’y a rien qu’elle ne puisse dire, mais c’est dans la détresse, sans repos. Il n’y a rien que la lettre de la parole ne puisse dire, mais qui le sait de science certaine? Le poète le postule et le croit, avons-nous dit (cf. Paul aux Hébreux 11, 1): il la fait *être à l’œuvre* en énigme, “comme en un miroir” (1 Corinthiens 13, 12), à cause de ce qui l’excède et qui est en elle à l’œuvre. Le poète, “pour être”, rétablit la lettre dans son excès, cet excès qui est l’esprit de la lettre pour qu’elle signifie: fasse signe.

Ce qu’écrit le poète (l’écriture *parole*) excède de toujours et pour toujours sa réception: “*temps d’oblature*”. Le commentaire par conséquent ne peut plus guère prétendre “éclaircir” mais bien plutôt permettre que le poème s’étende dans la réception, en lui tendant le miroir ou il vient se réfléchir: il s’y découvre, dans son étrangeté, poème-monde, image du dit de Dieu en laquelle le poète s’est dépouillé. Le dire de Dieu (pour nous c’est un dit mais pour Lui c’est toujours un dire) inclut la patience (**Révélation II**). Cette patience à laquelle aspire notre impatience - une impatience qu’elle suscite et creuse pour se laisser atteindre et rejoindre - s’installe à l’intime du désir pour se faire aimer: “Épouse ce que perfectionne / ton désir” (**Les Pieuvres, III, Du Choix**). De ce qu’il est travaillé, ton désir travaille: c’est la grâce du temps qui t’est donné, accordé, que tu épouses en épousant ce qui l’excède et qui en lui se tient. Paradoxe de la *Roche du Temps*! La Roche, *Emèt*, est vérace, éternelle, l’Éternel, immobile et solide. Or elle se fait chair, elle fond comme sel dans le devenir, et ce sont les “très sages carnassières”, capables de se transformer en éclair, qui “demeurent immobiles”, figurent l’éternité. Entre Roche et truites, admirable échange, alliance, qui nous établit, nous, comme “les entre premier / dernier”, ainsi que fut, annonçant *l’Agneau doux*, le Baptiste, ainsi que devient “L’exempté de l’effroi et

¹ Paru initialement dans les Cahiers de la Baule 67/68 (1993)

du feu qui foudroie. / Penché qu'il fut - *sur l'épaule du maître...*”! Il faut que l'un et l'autre s'appellent Jean.

La charité (*agapè*) se fait en silence, afin que la main gauche ignore ce que fait la main droite. La poésie quant à elle, même tue, murmure, résonne, puisque son affaire c'est le corps le tombeau le signal (*soma sèma* dit Platon) de la Lettre qui loge l'Esprit. “O Temple des Trois Jours!” (**Troisième Concerto, IV, l'Esprit**) De ce Temple Il a dit: “en trois jours je le rebâtirai”. Le premier jour, il était détruit; le deuxième jour, il rejoignait dans la destruction tout ce qui avait connu la destruction; le troisième jour il se dressait, rebâti. Deux poètes, Jean et Jean, libres-Maçons, en se laissant regarder par le Maître de la lettre, font réponse conjointe ...pour rebâtir.